

Le Roi des plumes

Martin-Lou Normand

Le Roi des plumes

fable moderne

Keriden

Ce livre est publié chez www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-1606-5

© Copyright Martin-Lou Normand novembre 2023

Crédits d'illustration de couverture :
Images de rawpixel.com sur freepik.com
Image de macrovector sur freepik.com
Maquette : © Martin-Lou Normand

Les sources musicales auxquelles renvoient les liens
en fin de l'ouvrage ne peuvent être reproduites
sans le consentement de leurs ayants droit.

Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction réservés pour tous pays.
L'auteur et le seul propriétaire des droits
et responsable du contenu de ce livre.

À Catherine

Tout rapprochement
avec des personnages
existants ou ayant existé
ne peut résulter
que d'une prévisible coïncidence.

Les astérisques renvoient aux pages "Musiques" à la fin du livre.

I — NEIGE

Chloé enfila son cartable sur le dos et se rendit chez Monsieur et Madame Amorski où l'attendaient quelques biscuits et un gros bol de chocolat. Ils demeuraient à deux pas de l'école élémentaire, juste en bas de la rue, près du pont. Ils étaient connus dans le quartier pour partager généreusement leur paisible univers autour d'un verre de cidre ou de quelques gâteaux que l'on nappait avec délice d'une savoureuse confiture de framboises.

Piotr Amorski était luthier. Son magasin occupait le rez-de-chaussée d'une vieille maison de ville étroite et décatie, comprimée entre deux immeubles également peu soigneux de leur apparence. De place en place, les déchirures du crépi découvraient des colombages lessivés par le ruissellement de la pluie. Des pansements de grillages rouillés, disposés pour tenir un misérable replâtrage, racontaient sa fortune. La terne vitrine accueillait deux médiocres présentoirs en verre et aluminium. Sur l'un reposaient de minuscules instruments, chefs-d'œuvre d'une incroyable précision. Sur l'autre figurait une grande statuette de Benzaiten, la déesse bouddhiste du savoir, de l'art, de la beauté, de l'éloquence, de la musique, de la littérature, de la sagesse et de la vertu. Telle était, offerte à la vue des rares passants, l'idée que Monsieur Amorski avait de l'harmonie du monde.

Chloé poussa la porte de la bâtisse. En face d'elle, un escalier en colimaçon dissimulait son issue dans les étages. Aux familiers, il proposait quelques marches girondes et rigolotes, que l'on enjambait en se jouant de leur irrégularité. Aux importuns, il paraissait une échelle de meunier, tordue de surcroît, qu'ils n'osaient emprunter. C'était tant pis, ou c'était tant mieux. Chloé s'essuya les pieds et le gravit rapidement. La grande aiguille de l'horloge du

palier lui désigna la porte du logement. Elle frappa délicatement. Madame Amorskaïa lui ouvrit. Petite, brune et plutôt ronde, le visage éclairé par un regard généreux et ce large sourire de bienvenue que tous ses visiteurs lui connaissaient, Madame Amorskaïa accueillit la jeune fille. «Tiens, voilà notre petite écolière. Rentre donc ! Ton goûter t'attend.» Chloé prit le temps de se régaler avec les tartines de confiture, puis, rassasiée de bienveillance et de chocolat, elle s'apprêta à rejoindre Monsieur Amorski pour faire ses devoirs en bas, dans la boutique, pendant que Madame Amorskaïa sortait pour aider les anciens du quartier, car beaucoup étaient dans le besoin.

— Demain soir, je dois m'absenter plus tôt, dit Madame Amorskaïa à Chloé. Monsieur Lundi m'a demandé de passer le voir à seize heures. Ton goûter t'attendra dans la boutique. Piotr préparera ton chocolat avec son petit réchaud à colle.

— Qui c'est, Monsieur Lundi ?

— Tu sais, le voisin du six qui est toujours à sa fenêtre.

— Le monsieur avec sa tête de hibou qui embête tout le monde ?

— N'en dis pas de mal. Il a besoin d'aide, voilà tout.

Chloé embrassa Madame Amorskaïa et descendit dans le magasin. La pièce était étroite et profonde, presque vide. Une peinture sans couleur exposait son dénuement. Une ampoule suspendue à un fil et deux appliques en fer forgé qui encadraient un joli trumeau baroque au miroir piqué s'employaient à réchauffer la froide lumière de l'hiver. Les grandes lattes rugueuses du parquet étaient couvertes d'un tapis dont les ans avaient mangé les motifs et affadi le reste. Au milieu, un guéridon au plateau vacillant. À son côté, un piano droit semblait désœuvré. Quelques instruments étaient posés contre les murs, d'autres accrochés au plafond.

Au fond du magasin, une porte entrouverte desservait l'atelier. Monsieur Amorski y fabriquait avec amour des violons, des altos, des violoncelles, des contrebasses, des guitares, des violes de gambe

et tous ces instruments à cordes qui ne demandent qu'à vibrer sous les doigts caressants des musiciens chevronnés. Vous auriez pu le voir si vous étiez parvenu à vous introduire dans le monde qui est le sien. C'était un monde étrange où le poli d'un bois sous la main compte plus que le temps qui s'écoule, où l'on écoutait l'âme des matériaux avant de les façonner, un monde secret où les outils calibraient d'harmonieuses volutes de petits copeaux secs et précis. Un monde ancien réservé à ceux qui ont le courage d'aimer l'ouvrage de chaque jour qui s'achève. Chloé elle-même n'était que rarement autorisée à y pénétrer.

Monsieur Amorski entendit l'écolière poser son cartable contre la vitrine. Il passa la tête par la porte et l'accueillit d'un clin d'œil sans interrompre son travail.

Tandis que dehors la neige tombait à gros flocons, Chloé se confiait à la bienveillance de la déesse Benzaiten qui regardait dans sa direction en jouant du biwa — une sorte de luth. Elle s'assit contre les présentoirs. Sur la plus haute étagère, un violoncelle lilliputien fièrement appuyé sur un trombone la salua d'un frémissement de ses cordes. Elle croisa les jambes sur les planches rugueuses du sol, car elles piquent moins que les brins fermes et denses de la trame des vieux tapis. Elle se montra studieuse pour qu'on ne la dérange pas. Elle restait ainsi le soir, avant que les bureaux ne ferment, libérant ses parents qu'elle rejoignait dans la maison moderne de la place du Grand Tilleul.

Elle ouvrit sur ses genoux son livre d'histoire. Sur les pages illustrées, tout était noir. Des ambitieux complotaient aux portes du pouvoir. Des hommes de main assassinaient à tour de bras. Des armées s'affrontaient dans des combats sanglants. Essayant de retenir ces choses horribles (mais hélas, nécessaires), Chloé s'empêtrait dans l'ordre abrupt des dates.

Elle chipait ces heures perdues qui n'appartiennent à personne pour percevoir le mystérieux murmure des instruments miniatures de la vitrine. Elle éveillait alors ses sens aux récitatifs muets et élo-

quents d'un violon, d'une contrebasse, parfois d'une vielle à roue déclamant un air baroque avec sa drôle de manivelle. Elle rechercha les chaudes résonances du violoncelle qu'elle aimait tant et parla à son âme. En réponse, il lui chuchota ses secrets, bruissa les mélodies de l'esprit, chanta les notes ardentes et graves qui parcourent les grandes plaines assoupies sous la tiédeur du printemps, aiguïsa les trilles aigus qui rebondissent sur des pics enneigés, déploya les longs sanglots romantiques qui s'étendent sur la fureur des tempêtes. Il lui décrivit ce qu'aucun chirurgien n'avait découvert dans la chair de l'homme, qu'aucun psychologue n'avait lu dans les pensées, qu'aucun académicien n'avait couché dans ses livres, qu'aucun architecte n'avait bâti ni en marbre, ni en granit, ni en briques, ni en fer. Parlant de cœur à cœur, d'âme à âme, d'esprit à esprit, à tous ses sens éveillés dans une même harmonie, il lui racontait la paix dont ils étaient enveloppés.

II — GUÉRIDON

Xerxès était un chef, un vrai, un leader, un décideur. Il devait sa réussite au fait qu'il était un homme très méthodique. Rien n'échappait à sa capacité à tout organiser.

Lorsqu'il regardait en arrière, ce qui ne lui arrivait pour ainsi dire jamais, il se rappelait avec une émotion vite maîtrisée la petite mercerie familiale du carrefour, juste après le pont, où ses parents avaient perdu la vue et la santé à compter des boutons. De ce modeste commerce de quartier, il avait développé un empire financier international. Son mot d'ordre : rationaliser.

Pour Xerxès, l'argent n'était mérité que par ceux qui en connaissent la vraie valeur. Il avait résolu cet amphigourisme sans avenir ni sens commun qui voulait que l'on donne autant d'argent à ceux qui s'épuisent en travaillant. « Voilà bien une turpitude de cette époque laxiste, répétait-il à l'envi. Soit on s'épuise au travail, soit on gagne de l'argent. Moi, je gagne de l'argent. Donc, les autres s'épuisent au travail. »

Toute la ville s'accordait à considérer Xerxès comme un grand chef, un leader, un décideur. Jugez-en : il avait rationalisé les achats, les études, la production, l'emballage, l'expédition, la vente, la disposition du pot de fleurs séchées placé pour égayer méthodiquement le bureau du comptable, la couleur des blouses (jaune et noire pour mieux voir un bouton qui roule en tombant), leur forme (pas de poche pour que l'on ne chipe pas de marchandise), le menu du midi (protides 44 %, lipides 35 %, glucides 10 %, sels minéraux 1 %, agents gustatifs : quantité suffisante pour palais standard), et même la façon de se dire bonjour le matin et le soir à demain, sauf le vendredi où l'on disait bonsoir.

Chacun d'entre nous a porté un vêtement fermé par un bouton ni brillant ni mat, ni gros ni petit, ni voyant ni discret, bouton jusqu'au bout des ongles : un vrai bouton Xerxès.

Ce matin-là, Xerxès était préoccupé par le besoin d'anéantir son sept cent soixante-dix septième rival, un certain François F., jeune impudent qui œuvrait à quelques rues de sa propre fabrique et qui avait toujours résisté à l'efficacité de ses méthodes pour rationaliser la concurrence. Il serait cependant mal séant, pour tout dire hors sujet, de s'étendre ici sur cet aspect du personnage qui ne concerne exclusivement que la police. Il nous suffit de nous rappeler que, rendu célèbre par sa fortune rapide, il avait été appelé par ses pairs pour les aider dans leurs affaires. Il n'avait négligé aucune lettre de l'alphabet, pour l'organisation duquel il ressentait un profond respect, voire une certaine méfiance. Il était derechef devenu administrateur d'entreprises d'armement pour faire des guerres presse-bouton, de béton pour faire du béton, de construction pour utiliser le béton à l'édification d'immeubles pleins de boutons, et ainsi de suite jusqu'au zoo où il venait souvent méditer sur la vacuité des choses en général et de la race humaine en particulier, car, vous vous en doutiez déjà, Xerxès était philosophe.

Telle était l'étendue de la vision rationnelle de Xerxès.

Il lui fallait également composer avec l'imminence des prochaines élections générales. Il avait bien évidemment écarté de la place publique les candidats qui avaient eu l'impudence de se présenter sans son autorisation. Mais les gens sont si rusés ! Ils vous feraient croire n'importe quoi. C'est là un vrai danger, une sérieuse préoccupation. Il eut alors l'attention attirée par une remarque judicieuse formulée dans le bref journal d'information qu'il écouta en se rasant. Il était dit que la musique repose l'esprit sans altérer les facultés de décisions, pourvu qu'elle soit douce et légère. Une suite de Bach* pour violoncelle interprétée par Rostropovitch constituait une intelligente illustration sonore du propos. Un esprit reposé ! Voilà ce qu'il lui fallait pour faire face à ces adversités sans

risquer le surmenage ! Aussitôt, il jugea rationnel d'apprendre à jouer du violoncelle. Il fit enquêter sa secrétaire pour, petit a) établir la pertinence de la démarche, petit b), le cas échéant, connaître, le meilleur luthier de la ville. L'employée fidèle téléphona au directeur du conservatoire, au chef de l'orchestre de chambre, au premier violon, ainsi qu'au virtuose Karl Ismaïlov. Elle conclut de ses investigations que, petit a), le violoncelle repose l'esprit sans altérer les facultés de décision, ce qui confirmait l'hypothèse de départ, et que, petit b), le meilleur luthier de la contrée était sans conteste, un certain monsieur Amorski exerçant dans le vieux quartier sous la cathédrale, entre l'école primaire et le pont de pierre.

Tout à sa tâche, préoccupée par le désir de bien agir, la secrétaire n'écoula pas l'avertissement de son sixième sens — pourtant quotidiennement affûté au contact de l'homme d'affaires — qui la prévenait d'un danger fatal auquel elle exposait l'empire financier de Xerxès. N'assemblait-elle pas dans une même démarche deux forces telluriques opposées ? C'était rapprocher la flamme et la poudre noire, verser l'Océan sur un volcan en éruption, mélanger l'eau et le sodium, le rationnel et le reste du monde.

Elle inséra l'adresse de Monsieur Amorski dans la pile de courrier qu'elle devait faire parvenir à Xerxès et passa à la besogne suivante. Découvrant le lieu, surpris de ne pas y avoir porté attention malgré sa proximité avec l'antique mercerie familiale, l'homme d'affaires scruta le ciel à la recherche d'un beau hibou couronné dont il appréciait les conseils, mais il ne put l'apercevoir. « Ce volatile ! maugréa-t-il. Jamais là quand on l'appelle ! Je vais encore devoir me priver de ses conseils. »

Peu de temps après, la longue limousine de Xerxès glissa dans la pente de la rue verglacée devant l'école primaire. Les roues s'inquiétèrent, la direction n'était plus sûre de rien, les suspensions s'écartelèrent lorsqu'une bordure de trottoir avisée arrêta le convoi devant la boutique de Monsieur Amorski et permit à chacun de se rasseoir dans sa dignité.

Xerxès extirpa sa superbe de la voiture, s'en drapa et se dirigea avec une prudente désinvolture vers l'échoppe du luthier. Sa démarche, soigneusement mise au point, laissait paraître combien il était quelqu'un de très considérable, très sérieux, très instruit, très ambitieux, très pressé, très attentif à tout ce qui le concernait autour de lui, très exigeant et plus riche encore, bien qu'insuffisamment. Malgré son importance, et parce qu'il savait rester simple, surtout avec les humbles gens, il condescendit à manœuvrer lui-même le bouton de la porte donnant sur la rue. Un bouton Xerxès ! Cela justifiait ce geste familier. Aussi, il retint son dépit en observant l'absence de serrure. Il poussa le battant, le carillon trémula, et sa présence emplit l'échoppe.

Dans le présentoir en aluminium médiocre, les violons se replièrent sur eux-mêmes, tirant sur leurs cordes à les faire rompre. La viole de gambe poussa un cri d'effroi. La manivelle de la vielle à roue tourna frénétiquement. Les contrebasses étouffèrent une sourde résonance et les couvercles des étuis se refermèrent bruyamment. Seul le violoncelle se tut, muet d'effarement. Surpris par cette agitation, Xerxès l'attribua au courant d'air que provoquait l'ouverture de la porte.

— Comme il est sec, on dirait du bois mort, susurra l'établi.

— Comme il est rabougri, on croirait une pomme de terre séchée, renchérit le maillet.

— Comme il est triste. On dirait... on dirait un enfant perdu cherchant sa mère, suggéra un violon alto.

— Comme il est bête ! On croirait le coq sur le clocher de l'église, qui domine tout et tourne avec le vent, rit une guitare dans un joyeux trille.

Et tout l'atelier s'esclaffa.

L'homme exigea :

— Quelqu'un ?

Monsieur Amorski s'apprêtait à vernir le coffre d'une contrebasse. Il se redressa vivement, le pinceau à la main, étonné

par tant de chahut. Il voulut gronder tout son petit monde lorsqu'il ressentit la présence de Xerxès. Il se retourna, prenant garde qu'aucune goutte de vernis ne gâche inexorablement tout le travail accompli.

Il avait une voix douce qui savait se faire entendre.

— Monsieur ?

— Vous êtes le luthier ?

Oui, c'était bien lui. Il avait appris le métier sur la route, auprès d'autres artisans, avait compris leur art et partagé leur savoir-faire.

— Si je suis le meilleur luthier de la ville ? Certains de mes clients le disent, mais je crois que c'est surtout pour épater la galerie en montant leur instrument. Dont ils se servent peu, d'ailleurs. Et pour tout dire assez mal.

— Je veux un violoncelle. Montrez-moi tous vos modèles.

— C'est que je n'en ai pas en stock. Je ne travaille que sur commande.

— Et là, c'est quoi ? demanda, goguenard, l'industriel pressé.

— Une contrebasse. Je termine le vernis. Un violoncelle est plus petit. Vous en avez un derrière vous.

— C'est ce que je vous montrais, dit l'homme en se retournant. Je sais faire la différence entre une contrebasse et un violoncelle.

Il s'approcha de l'œuvre du luthier et l'observa en détail.

— Mmm. Il me semble très bien. C'est un bon instrument au moins ?

— Il est remarquable. C'est une pièce unique, d'une sonorité exceptionnelle.

— Je vous l'achète.

— Il appartient à un soliste. Il n'est pas à vendre.

— Votre musicien sera vendeur. Il sera flatté d'apprendre que Xerxès lui en offre un bon prix. Montrez-moi ça.

Il étendit la main pour saisir le précieux instrument, mais Monsieur Amorski retint son bras.

— N'y touchez pas, s'il vous plaît. C'est le violoncelle de

Monsieur Karl Ismaïlov. D'ailleurs, il ne conviendrait pas à un amateur, répliqua fermement le luthier, fort énervé.

— Amateur ?

Xerxès s'enflamma.

— Sachez que le nom de Xerxès est connu des Bourses de Londres, de Paris, de New York, de Francfort, de Hong Kong, de Singapour, et même de Pékin, mon cher monsieur, même de Pékin.

— Je crains, hélas ! que cela ne fasse ni chaud ni froid à Karl Ismaïlov. Il donne un concert ce soir salle Gainsbourg et je vous interdis bien d'y toucher.

Monsieur Amorski avait un peu haussé le ton, ce qui était chez lui le signe d'une vive colère. Xerxès sentit que persister le rendrait vaguement ridicule. Il opéra de toute urgence une analyse détaillée de la situation, estima que la position de l'adversaire semblait assez forte, qu'il lui en coûterait plus d'énergie à l'investir qu'il n'en tirerait de profit et qu'il convenait de revenir sur ses bases pour se redéployer vers les faiblesses de son interlocuteur. Il pensa à tout cela en un éclair, Xerxès, parce qu'il possédait un cerveau remarquable. Il avait justement constaté, en rentrant dans la boutique, que ce luthier vivait dans un assez désagréable dénuement. Donc il avait besoin d'argent. Quelqu'un dans le besoin est toujours pressé d'avoir de l'argent. Donc il fallait le presser de livrer. Vraiment, Xerxès savait tirer profit de toutes les situations. Il demanda :

— Dans combien de temps pouvez-vous livrer ?

— Pour être honnête, je dois vous dire que j'ai en ce moment entre huit et dix mois de travail. Je ne peux rien vous promettre avant Noël.

Monsieur Amorski comprit qu'il avait affaire à un homme qui ne discuterait pas. Ces clients-là ne provoquent que des ennuis. Ils ne connaissent rien à l'âme d'un instrument et, lorsqu'ils savent lire une partition, ils confondent mi et fa bémol. Il fallait se débarrasser de l'importun. Pour couper court à la conversation, le luthier exigea

des arrhes. Il exigea une grosse somme, grosse comme... comme le moteur de la limousine allongé devant toute sa vitrine. Il ne rentrait pas dans le personnage que jouait Xerxès, ni dans l'humeur qui était la sienne à cet instant, de discuter avec le meilleur luthier de la ville. Il rédigea donc un chèque du montant demandé, n'en remplit pas l'ordre, le posa sur le petit guéridon, et s'enquit du délai. Devant le montant du chèque, Monsieur Amorski se résigna à faire appel à ses compétences de commerçant, toujours enfouies, mais jamais bien loin.

— Je dispose d'un coffre de violoncelle assemblé l'année dernière pour un ancien virtuose. Le pauvre homme est décédé avant d'en avoir profité. Il me faut encore poser le manche. Je peux le faire sous trois semaines. Vous pourrez l'essayer, mais il s'accordera plutôt au jeu d'un musicien chevronné. Je lui ai donné une personnalité très forte. Il sera certainement difficile à jouer et ne vous conviendra pas.

— Me prenez-vous pour un amateur ?

— J'ignore toujours vos compétences de violoncelliste, répliqua Monsieur Amorski qui ne désirait pas revenir sur l'incident de la contrebasse. C'est pourquoi je ne vous invite qu'à venir l'essayer. Après quoi je pourrais façonner un instrument selon vos talents.

— Sachez, mon cher Monsieur, que Xerxès apprend tout très rapidement.

— Je n'en doute pas, mais ce violoncelle ne vous procurera pas la satisfaction que vous serez en droit d'en attendre. Je serais heureux de vous entendre jouer, et j'accorderai mon travail à vos capacités. Il vous faut sans doute un instrument souple, tolérant, n'exigeant que peu de pression des doigts. Vous en tirerez un plus grand plaisir. Celui-ci devra être mené vigoureusement pour s'exprimer pleinement.

Xerxès voyait bien que ce luthier, talentueux mais un peu fantasque, comme tous les artistes, était incapable d'appréhender les sommes gigantesques que lui, Xerxès, gagnerait à diminuer son

stress grâce au violoncelle. Accorder un instrument de musique avec son musicien ! Trois semaines pour poser le manche d'un violoncelle ! Que de sottises ! Ses boutons à lui conviennent à tout le monde, et il les livre par millions tous les jours. C'est autre chose que d'assembler quelques planches !

Il ouvrit son agenda et imposa un rendez-vous :

— Trois semaines. Cela nous met, voyons, au mardi quatre février, à dix-neuf heures trente, voulez-vous ?

Xerxès sortit sans attendre de réponse, laissant le chèque en évidence sur le petit guéridon.

Voyons, Monsieur Xerxès, est-il bien raisonnable d'abandonner sur un petit guéridon un chèque aussi important dont l'ordre n'est pas rempli ? Votre orgueil ne vous a-t-il pas écarté un instant de votre si précieuse rationalité ?

III — MÉLANGES

Le soir venu, Chloé poussa la porte de la boutique dès la sortie de l'école. Sur les présentoirs le calme était revenu. Les conversations avaient repris entre les instruments.

— Je t'attendais, se réjouit Monsieur Amorski.

— Mais je ne suis pas en retard ! s'étonna Chloé en secouant la neige de son duffle-coat.

— Il ne s'agit pas de cela, répondit Monsieur Amorski. Je t'attendais pour te proposer une mission.

— C'est une mission importante ?

— Très importante, dit-il en roulant ses pupilles, ce qu'il pouvait faire sans effort parce qu'il était un peu magicien. Cet après-midi, j'ai rencontré un très grand personnage. Il est connu à New York, à Londres, à Frankfort et même à Pékin. Il m'a fait l'immense honneur de venir me voir, dans ma vieille boutique.

— Karl Ismaïlov.

— Prodigieux ! Tu connais tous ces artistes, petite fillette. Tu es maligne comme un singe. Comment l'as-tu appris ?

— Il y a des affiches dans toute la ville. Il joue ce soir salle Gainsbourg.

— Petite futée. Il joue les sonates pour piano et violoncelle de Brahms*. Il m'a confié son instrument pour que je réajuste les chevilles, ces pièces de bois que je t'ai montrées qui servent à tendre les cordes.

— Oui, je sais ce qu'est une cheville, affirma Chloé sur le ton de l'évidence.

— Eh bien, Karl devait venir ce soir reprendre son violoncelle, mais il a été retenu. Je dois le lui livrer à son hôtel.

— Et moi, qu'est-ce que je dois faire ?

— Garder la boutique, petite fée ! répondit Monsieur Amorski sur le même ton d'évidence qu'avait employé Chloé.

— Ah ! Garder la boutique !

Chloé éprouva une rapide angoisse à l'idée de se retrouver seule dans l'espace vaste et nu du magasin, mais ses craintes furent vite chassées par la perspective de découvrir tout ce que Monsieur Amorski l'empêchait d'approcher en sa présence.

— Crois-tu pouvoir faire cela ?

— Madame Amorskaïa ne peut pas venir ? demanda-t-elle pour contrôler ses arrières.

— Tu sais bien que Madame Amorskaïa est partie aider notre voisin du six.

— C'est Monsieur Lundi ? Avec sa salle tête de hibou ?

— Il n'est pas toujours très gentil, c'est vrai, mais ce n'est pas une raison pour en dire du mal. Mamouchka m'a laissé ton goûter. Je l'ai réchauffé. Il est sur la vitrine. Maintenant je dois partir. Karl m'attend.

— Alors je veux bien. Je veux bien quand même, précisa-t-elle en essayant de dissimuler un soudain empressement.

— Tu ne touches à rien, surtout, exigea Monsieur Amorski devenu d'un coup soupçonneux.

— Non, non, j'ai mes devoirs à faire et mes leçons à apprendre.

— Je compte sur toi.

— Qu'est-ce que je dois dire, si quelqu'un rentre ?

— Tu lui dis que je suis absent, et que je reviens dans une heure. Ah, le comptable passera peut-être pour déposer des documents. Tu m'excuseras auprès de lui. Tu lui demanderas de prendre le chèque qui est sur le guéridon. Je n'aime pas laisser traîner ces choses-là. Lui non plus, d'ailleurs, sourit-il.

Trois quarts d'heure ! Chloé n'aurait pas le temps de tout découvrir ! Aussi, dès que la porte se fut refermée, elle avala avidement le bol de chocolat et se mit au travail en se précipitant dans l'atelier. Un modeste étalage de planches d'érable et d'épicéa